

Le Diable au Cor

Journal des Chasseurs Alpins de la 47^{me} Division

ABONNEMENTS

Ordinaires, pour un an :

MILITAIRES 5 fr.
CIVILS 10 fr.

Nous ne faisons pas de publicité commerciale : les tarifs seraient beaucoup trop élevés

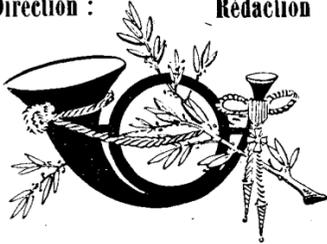
ABONNEMENTS

Avec collection de tous les numéros déjà parus :

MILITAIRES 15 fr.
CIVILS 25 fr.

Direction :

Rédaction :



A NOS CORRESPONDANTS, A NOS LECTEURS

Les correspondants sont priés de toujours se faire connaître.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Les Abonnés à perpétuité qui trouvent que la guerre dure trop sont très cordialement priés de renouveler leur Abonnement.

Prière de n'écrire que d'un côté et à l'encre de préférence.

Toutes les épreuves sont réservées à l'ennemi.

ÉTAT-MAJOR 47^e Division

par B. C. M. PARIS

LES BÉNÉFICES DU "DIABLE AU COR" SONT ENTIÈREMENT ET SOUS DIFFÉRENTES FORMES DISTRIBUÉS AUX CHASSEURS NÉCESSITEUX

Les 12^e et 14^e BATAILLONS de CHASSEURS ont gagné la fourragère aux couleurs de la Médaille Militaire

Un Ordre du Jour du Général DEBENEY

1^{re} Armée 6 Novembre 1918

Ordre Général 1101

« Les Allemands sont en pleine retraite. Du 16 Octobre au 4 Novembre, vous avez enfoncé sur les deux rives de l'Oise toutes les positions organisées en vue de défendre le débouché de Guise. Au cours de cette rude Bataille de 20 jours, 11000 prisonniers, près de 200 canons, un matériel énorme capturé témoignent des obstacles que durent briser votre élan, votre opiniâtreté, votre foi patriotique. Vous sentiez que les camarades tombés en 1914 sur ce même champ de Bataille de Guise tressailleraient d'orgueil en voyant passer leurs vengeurs.

Maintenant c'est partout la Victoire.

Nos populations délivrées vous acclament et la chère Patrie bientôt libérée, écarte ses voiles de deuil pour montrer à nouveau son fier et joyeux sourire. VIVE LA FRANCE. »

Général DEBENEY

Une page glorieuse de l'Histoire du 12^e Bataillon

La Bataille du Linge

Il est, dans les Vosges, un sommet fameux entre tous, et dont le nom s'aurole d'une gloire immortelle, le « Linge ».

Sur ses flancs boisés, se sont déroulés les plus acharnés des luttes, les plus sanglants des combats, les plus héroïques des faits d'armes.

Et ses héros sont déjà entrés dans la légende. Le 12^e bataillon de chasseurs alpins est fier d'avoir participé activement aux combats célèbres dont le Linge fut le théâtre.

Le massif du Linge, orienté du Nord au Sud, entre Orbey et Munster, constitue après la crête frontière, la première barrière qui s'oppose à la descente dans la riche plaine d'Alsace.

Il se compose lui-même de trois sommets distincts : au Nord, le Linge proprement dit, descendant en pente rapide sur Orbey ; au centre le Schratzmannelle (montagne du petit lutin) point culminant ; au sud le Barrenkopf se dirigeant vers Munster.

L'importance militaire de la position est donc grande ; elle ne nous a pas échappé, pas plus d'ailleurs qu'à l'adversaire. Des luttes acharnées vont s'y dérouler.

Les combats d'août et de septembre 1914, nous ont donné le Col de Wettstein, l'Hornleskopf et ses glacis, Crête puissante orientée du Nord du Sud.

L'Allemand est à l'orée de la forêt du Linge ; la grande prairie qui sépare les deux bois est neutre ; seuls s'y risquent quelques patrouilleurs hardis.

Le Germain a essayé de nous ravir Wettstein et ses crêtes en février et mars 1915 ; il a échoué et les nombreux cadavres qui gisent entre les lignes et que l'on reconnaît encore à la jumelle, témoignent de l'acharnement des combats.

Notre tour est venu de vouloir lui enlever le Linge ; sa possession, en nous assurant des vues étendues, constitue un grand progrès dans la libération de la vieille terre d'Alsace et dans son retour à la Mère-Patrie.

L'opération est décidée pour fin juillet. Le 20 juillet, après une forte préparation d'artillerie, les Français s'élancent à l'assaut ; mais l'adversaire tient aussi à la position. A la violence de nos attaques, l'ennemi oppose une fureur non moins grande. Du 20 au 31 juillet, les contre-attaques vont succéder aux attaques. De part et d'autre, une puissante artillerie est entrée en jeu.

Les résultats obtenus ne répondent pas à notre attente ; certes, nous avons pénétré dans le Linge, mais la crête du Schratzmannelle passe de main en main. Le Barrenkopf n'a pu être pris malgré plusieurs assauts consécutifs.

Il est vrai que les difficultés auxquelles on se heurte sont énormes. D'abord, les vagues d'assaut, avant d'aborder la lisière de Bois, sont obligées de progresser à découvert. Ensuite, l'avance dans ce terrain difficile et bouleversé est ardue, sans compter que de nombreuses mitrailleuses, non détruites par l'artillerie, fauchent impitoyablement les assaillants.

Et cependant, il n'est pas possible de rester dans cette situation instable ; un grand effort est décidé.

Le 12^e bataillon alpin va participer à cette nouvelle attaque. Jusqu'alors, dans la région de Sulzer, il est mis à la disposition du général Nollet. Son objectif est la prise du Barrenkopf.

Le 31 juillet, il va prendre position dans les parallèles de départ, après avoir suivi un boyau partant de Wettstein (abri du Hornleskopf) effroyablement bombardé.

Les tranchées en question sont sises en avant de la lisière du Hornleskopf ; elles sont creusées à même le rocher, parfois profondes, elles sont en certains points à peine marquées ; leur paroi s'effrite ; la terre a tellement été remuée qu'elle en est réduite à l'état de poudre impalpable. D'ailleurs, le coin est volcanique ; en arrière, le Hornleskopf n'existe plus qu'à l'état de vestige ; la plupart des arbres ont été fauchés au ras du sol, les troncs gisent dans tous les sens. Branches, fils de fer, anciens abris défoncés forment un amas indescriptible. En avant, à quelques centaines de mètres, de profil, également bouleversée la lisière mystérieuse du Barrenkopf.

1^{er} août. — Le bataillon, dans les parallèles de départ, attend l'heure de l'attaque. La préparation française commence, puissante, mais la contre-préparation ennemie est non moins violente.

Des multiples et précieux observatoires qu'il possède, l'ennemi épie tous nos mouvements, les obus nous atteignent de face, de biais et d'enfilade. Les heures passent, les hommes sont terrés dans le fond des tranchées et des boyaux supportant sans broncher le terrible bombardement.

Le soleil décline à l'horizon, enfin 7 heures s'approchent, c'est le moment de l'attaque. En avant, dans un élan magnifique, les vagues déferlent ; spontanément, tous les hommes ont entonné la *Marseillaise*. L'instant est poignant, jamais moral d'une troupe ne fut plus haut ; le succès va-t-il récompenser nos efforts ?... Les premiers éléments du bataillon sont déjà aux lisières du Barrenkopf... on avance, mais l'Allemand a placé là des troupes d'élite et de nombreuses mitrailleuses dont on entend le sinistre crépitement.

Déjà les nôtres sont tombés en grand

nombre, les blessés refluent à l'arrière. Malgré les pertes, malgré les obstacles le bataillon progresse. Les hommes franchissent les fils de fer, les troncs d'arbres, les trous d'obus, cependant que, exaspéré, l'ennemi commence déjà à bombarder ses positions perdues.

Enfin, on arrive au collet du Barrenkopf, objectif final, la côte est en notre pouvoir, le 12^e bataillon est victorieux.

L'ennemi ne veut pas l'admettre, pendant trois nuits consécutives, les Allemands contre-attaquent avec acharnement, ils ne nous font pas lâcher prise.

Malheureusement nos pertes sont fortes, le capitaine Thierry, commandant le bataillon a été blessé le soir de l'attaque par de multiples éclats d'obus ; le capitaine Carbillat mortellement atteint meurt quelques jours après.

Le capitaine Lafougillade prend le commandement du bataillon qu'il conserve jusqu'à l'arrivée du commandant Ardisson le 7 août.

Le 10 août le bataillon est relevé du Barrenkopf pour quelques jours de repos au Camp de Haeslen.

Mais les combats ne cessent pas au Linge. Les Allemands ne veulent pas céder ce terrain qui est pour eux d'une importance capitale. Le bombardement est intense et ne cesse ni jour, ni nuit. Les contre-attaques succèdent aux contre-attaques. Nous devons déployer des prodiges de bravoure, de ténacité et de calme pour garder notre conquête.

Le 12^e bataillon va être de nouveau appelé à la lutte sur les pentes sanglantes du Linge.

Le 18 août, il remonte en ligne et prend position au centre du massif.

Le 22 août, il attaque à nouveau (en liaison avec le 22^e bataillon de chasseurs), le sommet du Schratzmannelle, qui nous avait été ravi par l'ennemi et s'en empare.

Malgré les combats incessants, la position s'organise, par des efforts surhumains ; par un esprit de sacrifice qui ne se dément jamais, les tranchées se dessinent, les abris s'approfondissent, il s'agit surtout de relier le Linge à nos anciennes positions de Wettstein, car notre situation est des plus instable, le bombardement continue furieux et incessant.

A certaines heures, privés de communications avec l'arrière, les occupants du Linge, semblent de véritables naufragés dans une île.

En dehors des boyaux, la traversée de la prairie est impossible de jour et des plus périlleuses de nuit.

Les Allemands vont essayer de profiter de notre situation difficile et se décident à une puissante tentative pour nous rejeter du Linge. Leur but est de lancer des éléments aux lisières du Hornleskopf, après avoir bousculé notre défense et de faire ainsi prisonnière toute la garnison du Linge qui ne pourra refluer à l'arrière.

Le 31 août, après un bombardement de six heures d'une violence inouïe, accompagné d'obus lacrymogènes, les Allemands attaquent à 18 heures sur le Linge et le Schratz en faisant usage de liquides enflammés. Ils pénètrent dans la position en avant du Collet du Linge où une compagnie du 12^e bataillon a été écrasée sous les obus. Mais malgré les efforts de toute la nuit, ils n'ont pas la position du Schratzmannelle.

Dès lors, épuisé par ses vains efforts, stupéfait par notre résistance acharnée, malgré les circonstances défavorables dans lesquelles nous sommes, l'adversaire ne va plus tenter de gros efforts, les combats se calment peu à peu.

Le 7 septembre, le 12^e bataillon de chas-



Un dessin qui n'a pas besoin de légende.

seurs est relevé et se rend à Gérardmer pour jouir d'un repos bien gagné.

Les capitaines Thierry, Lafouillade, Roux, Garnier, Putinier, reçoivent la croix de la Légion d'honneur.

Le bataillon est cité à l'Ordre de l'armée.

LISTE

des Chefs de corps ayant commandé le 12^e chasseurs alpins au cours de la guerre contre l'Allemagne de 1914 à 1915.

LIEUTENANT-COLONEL GRATIER, du 2 août au 14 août 1914 (Général de Division).

COMMANDANT MARTIN, du 14 août au 22 février 1915 (Chef d'E.-M.).

CAPITAINE LATIL, du 22 février au 7 mars 1915 (Chef de bataillon).

COMMANDANT BEAUSER, du 7 mars 1915 au 14 juillet 1915 (Lieutenant-Colonel).

CAPITAINE THIERRY, du 14 juillet au 1^{er} août 1915 (Lieutenant-Colonel 152^e R. I.).

CAPITAINE LAFOUILLADE, du 1^{er} août au 5 août 1915 (Chef de Bataillon 208^e R. I.).

COMMANDANT ARDISSON, du 5 août au 8 septembre 1916 (Lieutenant-Colonel 154^e R. I.).

COMMANDANT NABIAS, du 8 septembre 1916 à ce jour.

Échos d'ici...

et d'ailleurs

Près de six cents prisonniers boches sont rassemblés sur la route pour prendre la direction d'un village de l'arrière.

L'interprète du corps d'armée se place devant les officiers allemands... il n'ont plus la morgue d'il y a trois mois...

Un Alsacien, qui s'est rendu librement et qui jase comme un moineau de Montmartre se place sous le nez du commandant boche et crie : « En avant, arche, nach Paris. »

Les Français rigolent... les officiers allemands froncent le sourcil et les soldats boches baissent les yeux!

Nous lisons dans *l'Intransigeant* du 19 septembre :

L'arme glorieuse des chasseurs à pied a compté dans ses beaux bataillons de nombreux poètes et écrivains, impatients de se ranger volontairement sous leurs sévères fanions.

Mais ces auteurs savent-ils que Sainte-Beuve compara le pas élastique des vitriers à l'allure même du vers français ?

Voici, en effet, ce que le prince des critiques écrivait en 1852 du style de Paul-Louis Courier : « Courier n'évitait pas les vers quand ils se présentaient dans sa prose, il les recherchait plutôt, cela lui rendait le style plus alerte et plus sautant : Il aimait mieux, en écrivant, le pas des tirailleurs de Vincennes, que la marche plus uniforme et plus suivie de la ligne, — de la phrase française ordinaire. »

Désormais, les *Lundis* auront pour tous les chass'bis lettrés un parfum inattendu de *Sidi-Brahim*.

« FACE AUX BOCHES », qui dès le début, et d'une façon qu'il croyait tout à fait désintéressée, a adhéré à la souscription en faveur d'un monument à élever aux Journalistes du front, morts au Champ d'Honneur se voit hélas aujourd'hui avoir un des siens, et non le moindre, qui figure sur la funèbre liste.

Dans ces conditions, ne pouvant, vu l'état de sa caisse, souscrire d'une façon convenable à l'érection de ce monument, il fait appel à tous ses lecteurs, à ses actionnaires, à ses amis et leur demande d'une façon instante de lui envoyer leur obole, si minime soit-elle, à titre de solidarité confraternelle et de gratitude pour celui, grâce auquel le modeste journal « *Face aux Boches* » a pu les intéresser.

Adresser les cotisations au Capitaine Bellengeter, C. I. A., Secteur 3, qui les fera parvenir au Trésorier de l'Œuvre : M. Francès, payeur principal, Secteur 152.

La scène se passe dans une gare sur le réseau du Nord, entre Paris et Amiens.

On a conduit chez le commissaire militaire un poilu que le gendarme de planton a découvert dans un wagon de première classe.

Pendant qu'on l'interroge, le Poilu sort de sa musette un pétard boche vide et inoffensif, par conséquent... et il se met à le dévisser en ayant l'air de prendre d'innombrables précautions...

Aussitôt, le commissaire s'écrie : Qu'est-ce que vous faites? Vous êtes fou! et il s'aplatit sous la table.

Et le poilu décampe pour aller retrouver ses copains dans le train, prêt à partir pour Ville-neuve-Saint-Georges.

Vingt-quatre heures avant l'armistice, dans le village de X..., nos chasseurs cueillirent le policier boche qui avait torturé les civils pendant plus de quatre ans.

Les ménagères de X..., s'armant de bâtons, administrèrent au Boche une formidable raclée. Pas volée, mon vieux!

CITATIONS

Sont cités à l'Ordre de la Division :

Billard, Henri, caporal au 70^e B. C. A.

« Pendant les attaques du 18 au 24 juillet a fait l'admiration de tous, parcourant sans cesse la chaîne des tirailleurs, réconfortant les blessés légers, transportant sur son dos sous les plus violents barrages ses camarades grièvement blessés, donnant à tous un exemple de bravoure et de dévouement qui restera légendaire au bataillon. »

Villaceque, Antoine, médecin aide-major de 1^{re} classe.

« En juin 1918, a dirigé de façon parfaite l'évacuation des blessés du bataillon; n'a cessé de payer largement de sa personne, se portant aux points les plus exposés pour mieux assurer son service. »

Veyne, Paul, Jean-Marie, lieutenant T. D. active au 54^e B. C. A. :

« Officier d'un courage éclatant, a donné à sa troupe, dans les combats du 16 au 26 août 1918, d'abord comme chef de section, puis comme commandant de compagnie, un constant exemple d'entrain et du mépris du danger. »

Demeron, Arthur, Pierre, lieutenant au 30^e B. C. A. :

« Le 1^{er} septembre 1918, a monté une opération habile et hardie, a fait passer un canal important à un petit groupe, obtenu des renseignements intéressants et livré un vif combat qui a causé des pertes à l'ennemi sans en causer aux siens. »

Barre, Marcel, aspirant au 52^e B. C. A. :

« Commandant le peloton de 37, a rempli les missions qui lui ont été confiées au cours des combats des 16, 17 et 18 août 1918, avec habileté et fait preuve de courage et de sang-froid en toutes circonstances. A été blessé au cours d'une attaque. »

Guerand, Joseph, sergent au 51^e B. C. A. :

« A fait preuve de dévouement et de courage pendant les combats des 20 et 23 juillet 1918; n'a cessé d'animer ses hommes par son exemple. »

Vendeol, Marius, chasseur de 1^{re} cl. au 115^e B. C. A. :

« Le 20 août 1918, chargé avec quelques camarades de tenir un emplacement jusqu'au bout, y est resté sous un terrible bombardement et une forte mousqueterie, attendant avec sang-froid les patrouilles ennemies qu'il obligea à se replier à coups de fusil. »

Morel, Charles, médecin auxiliaire, au 70^e B. C. A. :

« Du 18 au 24 juillet 1918, est venu constamment apporter des soins aux blessés en première ligne; blessé, a continué à accomplir sa mission avec un parfait sang-froid. »

Sapède, Pierre, chasseur de 2^e classe au 14^e B. C. A. :

« Le 18 juillet 1918, s'est porté au secours d'un camarade, aux prises avec un sous-officier allemand qui tentait de le désarmer; après une courte lutte a tué ce sous-officier d'une balle à la tête. »

Fougère Louis, chasseur de 2^e classe au 14^e B. C. A. :

« Le 18 juillet 1918, placé en sentinelle sur les positions de fin de combat, et apercevant une patrouille ennemie qui se dirigeait vers nos lignes, s'est précipité sur elle, en a tué le chef et a contraint le reste du détachement à la fuite. »

Darchy, Gabriel, caporal au 51^e B. C. A. :

« Le 23 juillet 1918, s'est porté bravement à l'attaque, malgré l'intensité du bombardement ennemi; a précédé la marche de sa section. »

De Truchis (de Varenne, Jean), sous-lieutenant au 256^e R. A. C., 26^e batterie :

« A assuré pendant les dernières offensives l'observation du tir dans des régions bombardées. Le 7 septembre assurant la liaison d'infanterie s'est porté en première ligne, malgré un violent tir de barrage afin de rapporter des détails plus précis sur notre avance. »

Julien, Toussaint, caporal au 11^e B. C. A. :

« A pris en pleine action le commandement de la section; a enlevé brillamment ses hommes à l'assaut des positions ennemies. »

Grand, Alexis, chasseur de 2^e classe au 12^e B. C. A. :

« Le 20 juillet 1918, a assuré, sous des tirs violents de mitrailleuses la liaison entre sa section et le reste de la compagnie; a participé à tous les combats livrés par le bataillon depuis la bataille de la Somme. »

Laffon, Marie, Gabriel, Camille, Charles, sous-lieutenant au 12^e bataillon de Chasseurs :

« Détaché comme officier de renseignements à l'état-major du bataillon au début de la période d'attaques du 12 au 20 août, a rendu par son activité les plus grands services au Chef de Bataillon, accomplissant sur tous les terrains et en toutes circonstances les missions de liaison les plus délicates avec les unités de première ligne et les bataillons voisins, rapportant toujours les renseignements attendus. A repris ensuite en plein combat le commandement de sa compagnie très éprouvée et l'a réorganisée. »

Maurin, Alphonse, Régis, sous-lieutenant au 12^e bataillon de Chasseurs :

« Arrivé au bataillon le 15 août 1918, a pris au moment du départ de l'attaque le commandement d'une section dans des conditions très dures, sous le feu très violent de l'ennemi. A fait preuve au cours de toute cette période, des brillantes qualités de courage et d'entrain déjà connues de tous ses camarades et de ses hommes. »

Chasseurs, petits chasseurs debout sur la frontière,

Qui regardez, pensifs, du côté du matin,
En songeant que l'injure est une chose amère
Lorsque depuis trente ans on la remâche en vain,

Vous avez, croyez-moi, trop tenace mémoire,
Et plus d'un bon Français, sans doute, est convaincu
Que c'est assez pour nous de dix siècles de gloire
Et qu'on n'est pas moins grand d'avoir été vaincu.

Ces mots sont vrais peut-être. Oublier serait sage,
Pourquoi remémorer sans trêve le passé?
Le soufflet qui du père empourpra le visage
N'est plus qu'un très lointain souvenir, effacé.

N'y pensons plus. D'ailleurs, chaque peuple est un frère,
La chanson nous le dit et tu le sais fort bien,
Chasseurs, petits chasseurs, debout sur la frontière
Où tonne sans répit le canon prussien.

N'y pensons plus, garçon! Mais, si tu veux m'en croire,
Regarde bien toujours du côté du matin;
Tiens ton fusil tout prêt, et note en ta mémoire
Les moindres bruits suspects qui franchiront le Rhin.

Garde tes muscles forts et ta hautaine mine,
Affermis tes jarrets et cuirasse ton cœur
Pour le jour, tout prochain peut-être, où ta poitrine
Devendra le rempart contre l'envahisseur.

Car ils vont revenir, vois-tu, mon camarade,
Et parler de revanche est oiseux, en effet.
Ce qu'il nous faut trouver c'est la prompte parade :
Tu seras là, chasseur! Tiens-toi pour satisfait.

Car ils vont revenir. Leur vautour à deux têtes
Se souvient du festin royal qu'il fit un jour;
Il tend son cou hideux vers de nouvelles fêtes,
Rien ne peut apaiser l'appétit du vautour.

Page oubliée

N'Y PÉNSONS PLUS....

Le lambeau tout saignant arraché de la France,
Assouvit un instant son âpre faim de gueux.
Mais il nous reste encore les plaines de Provence,
Les côtes de Gironde, et ces pays heureux

Que la Seine cresse en sa courbe amoureuse ;
Il nous reste la Loire et son noble jardin,
L'immortelle Champagne à l'âme savoureuse
Et la Bourgogne ardente aux flancs gonflés de vin.

C'est cela qu'il lui faut au sinistre rapace ;
Ses lourds soldats bottés le répètent bien haut
Et clament à l'envi cette absurde menace.
« La France aux Prussiens, des Alpes à l'Escaut ! »

Savais-tu tout cela, soldat de la frontière,
Qui parles seulement de venger le passé
Sans songer que demain tous ces buveurs de bière
Voudront goûter encore au vin qu'ils ont laissé ?

Tu le sais maintenant. Tu connais que ton poste
Périlleux entre tous, est un poste d'honneur.
Garde-toi ! S'il revient, que ta sûre riposte
Abatte l'oiseau noir d'un seul coup, droit au cœur !

Peut-être que voyant ta fière contenance
Il se tiendra tranquille en son aire. Tant mieux !
Mais s'il vient au-devant de la juste vengeance,
Haut les cœurs, vitrier ! Souviens-toi des aïeux !

Que chaque défilé des Voges ou de la Meuse
Te trouve l'arme au poing, dressé, prêt à mourir.
Haut les cœurs, vitrier ! Ton histoire fameuse
Garde une page blanche... A toi de la remplir !

FRANÇIS PARN
(Commandant Francis PARNET.)
1906

LA TERRE

A mon excellent camarade JEAN PARIGOT
Chasseur honoraire

Après le recul des Boches, Pierre Sarnois, cultivateur de la Somme, retrouve son champ dans lequel son bataillon va camper une nuit.

C'est ça mon champ, si j'le, si nu
Qu'tout d'abord j't'avions point reconnu !
Mon champ que j'quittions qu'à regret l'souer,
Comm' quand on s'sépar' d'sa promise,
Ma bouenn' terr' qu'aux Bochs on a r'prise.

A c'nuit va me servir d'dortouce...
C'est ça mon champ! c'est ça mon bien!
R'tourner comm' ça c'qui nourrit l'monde,
N'en fair qu'in trou, eun' plaie profonde,
Ces bandits-là respect'nt donc rien!

Y m'aviont d'jà brûlé l'maison,
Si tant que j'n'ons plus trac' del pierre,
Mais j'me pensions : j'ai encor l'terre
Y n' pourront pas emporter l'fond!
Mais v'là qu'y l'ont martyrisée

Comme y z'auriont fait pour eun' sainte;
Ben sur qu'a n'a point gémi d'plainte,
Mais p't'êt' ben qu'son âme est brisée....
Car l'am' del terr' ça est en d'dans,
Ça chauffe el grain dans l'temps qu'y geuue

Et tant qu'il est ch'tit ça l'enferme,
Mais quand y crouet ça met d'l'avant.
C'est ben l'même am' que cell' d'eun' mère,
Ça vit à vouer grandir son p'tiot,
C'est chaud, c'est doux comm' le berciau
C'est protégé contre l'misère....

(Il parcourt son champ.)
Ah! ma bouenn' terr'! Ah! mon pau' champ
Où j'tracions les raies en chantant,
Sus les manch'rons dôtant l'échine,
Alignant drouet comm' eun' machine...
Ah! mon pau' champ! Ma vieill' bouenn' terre
Où mes bœufs avant de r'tourner

Soufflions du nez tout leur misère,
Moi content du coup d'chien donné!
Et puis après, lorsque j'sentions
El grain terri sous la couch' tendre,
Je v'nions comm' si j'allions l'entendre
Fair' craquer son env'lopp' de son

Et les moissons, les épis forts
Qui tomb'nt en f'sant grincer l'faucille,
El coup d'soleil, l'chanson des filles,
Tout c'jaun' qui semble eun' coulée d'or...
(Il essuie une larme de regret.)

Ma terr' si propre et si cosuue,
Qui se r'nippait d'neuf au printemps
A présent la v'là tout' bossuue
Et sal' comm' un ciel d'mauvais temps!

(Il arrive vers une tombe de soldat Français.)

Malheur! Ma terre a bu du sang!
Elle a des homm's dans ses entrailles
Et j'allons dans l'prochain's semailles
Retrouver des os dans son flanc!
Ah! ma pau' terr' si ben sognée
Dans quel tourment la v'là rendue,
Par quell' triste et honteus' charrue
El Boch' me l'a-t-y besognée?

(Il réfléchit.)

Mais tell'que tout d'mém' je l'aimons
Et j'la r'ferons plus liss', plus belle,
Car j'la dans l'sang et j'suis pour elle
L'enfant qu'est né dans son sillon.
Quand j'aurons fermé l'cicatrices
El' bouch'ra cell's de ma douleur,
Tant pis, s'y faut qu'encor j'pâtisse,
Ma Terr'! C'est l'retour del bonheur!

(Furieux.)
Ma Terr'! c'est l'morciau del Patrie
Qu'est mon bien A moi, pas d'milieu
Gare aux Boch' dans l'nouvell' tuerie,
Pour ma Terr'! Mon fusil Bon Dieu!

Extrait de « *Au Son du Cor* » A. MICAUD.

Poèmes du Cœur et du Front.

Le Briquetier

Quand le bataillon est en ligne
On voit, sous l'ombre des bosquets,
Un artisan paisible et digne :
C'est le fabricant de briquets!

Bien que la marmite radine
Parfois sur le boyau voisin
Du soir au matin, il turbine,
Assis devant son magasin.

Il a disposé sur la terre
Un foyer et son chalumneau :
Un établi rudimentaire
Est fixé contre le créneau.

Et là, souriant, l'air aimable,
Il accueille tous ses amis
Et met de l'essence inflammable
Dans les briquets qu'il a finis.

Il sait façonner dans le cuivre
Massif d'un obus allemand,
D'utiles objets qu'il vous livre
A des prix doux... obligamment.

Il vous tend d'une main sereine
Sans jamais craindre les refus
Le joli bijou pour marraine
La grosse lampe pour poilus.

O briquetier, tu me rappelles
Prométhée, ange issu d'un Dieu :
Par tes habiletés nouvelles
N'es-tu pas le maître du feu?

Puisse le briquet que j'achète
Pour ma belle, en ce même jour,
Quand il sera dans sa pochette
Incendier son cœur d'amour!

Lieutenant L. V.

CARTE-POSTALE (avec franchise militaire).

O petite Gallinacée
Aimée un beau soir de printemps
Je t'ai conservé ma pensée
Et mes désirs intermittents.

Je ris en trouvant ton parafe
Au bas des pages où je lis
De belles fautes d'orthographe
Et des mots naïfs et jolis.

Souvent, la nuit, je perds la boule
Je m'éveille en songeant au jour
Qui me donna la chair de poule
Et l'illusion de l'amour.

L. V.

HISTOIRE NATURELLE

LE SAPEUR DU GÉNIE

Nous n'avons pas l'intention de dépeindre ici tous les sapeurs du génie. Les variétés de ce pilosus sont trop nombreuses et la place qui nous est réservée serait insuffisante. Nous indiquerons seulement le nom générique « Pilosus cunicularius » et nous nous occuperons seulement du sapeur proprement dit (cunicularius fossor) celui qui porte le N° 11, qui fouille la terre et qui, dans chaque division forme un groupe chargé de creuser les sapes et de faire les travaux de mine.

Le « cunicularius fossor » se distingue des autres Pilosi par deux petits rectangles de velours qu'il porte sur le col. En outre l'éruption habituelle de boutons que l'on remarque sur chaque poilu, du cartilage tyroïde à l'ombilic, est différente. Chaque bouton porte une cuirasse et un casque formant trophée. Les mains sont énormes, couvertes de poils sur la face externe seulement. La paume est bosselée par d'énormes callus, les ongles sont courts et rigides. Sur tout le corps les muscles sont très apparents. Il a le dos voûté, la voix cavernueuse, l'œil cave et une bonne mine.

Les origines du « cunicularius fossor » sont si anciennes qu'on se demande si le pithécantrope lui-même ne portait pas déjà le N° 11. Mais il faudrait d'abord savoir s'il avait un habit. Ce qu'il y a de certain c'est que le premier homme était un sapeur puisqu'il extrayait et utilisait le silex (dura silex sed silex) et que c'était un sapeur de génie.

Bien que ses descendants directs aient fait peu de progrès, puisqu'ils continuent à creuser des cavernes, c'est à lui que nous devons l'art de la construction que l'on désigne dans le monde savant sous le nom de « maladie de la pierre ».

Le sapeur-mineur actuel n'est pas gêné par les « calculs » ; qu'on lui donne une pelle et une pioche et en quelques heures il est à l'abri. La seule chose qui l'ennuie, c'est l'eau qui ramollit la terre et le cerveau. Dans ce cas, il prétend qu'il est va-seux et se traite par le pinard. Le « cunicularius fossor » ne boit du pinard que dans deux circonstances : lorsqu'il tombe de l'eau et lorsqu'il n'en tombe pas. Toujours prêt à répondre à la pelle il est l'exemple du travailleur assidu. En musique, il ne connaît qu'une seule note, le sol, en grammaire qu'une seule lettre : H, en agriculture il est partisan du boisement ; il est en outre très ferré en diplomatie car c'est un homme de carrière.

C'est lui qui, en 1789, démolit la Bastille de son pic libérateur ; c'est pour commémorer ce haut fait qu'on hissa sur la colonne de Juillet le génie de la Bastille. Le sapeur a encore pour fonctions le maniement des explosifs et la destruction des ouvrages

d'art, afin de retarder la marche de l'ennemi. C'est lui qui installe ces feux d'artifices qui remuent en un clin d'œil des centaines de mètres cubes de terre. Son feu d'artifice ne contient qu'une seule pièce : le bouquet ; dans sa langue il appelle cela installer un fourneau.

Comme tout homme de génie, il lui arrive parfois de se creuser la tête (torquere ingenium suum). Il y trouve toujours une idée ingénieuse pour jouer quelque bon tour au Boche pour lequel il a une haine bien compréhensible.

Pendant longtemps on a cru que le sapeur était dénué de respect pour toutes les institutions sociales et qu'il était insensible aux manifestations sentimentales ou artistiques. A tel point qu'une chanson qui date de quelques trente ans avait comme ritournelle :

Rien n'est sacré pour un sapeur.

Nous affirmons, au contraire, que le cunicularius fossor a le respect des traditions, la conscience de l'utilité de son rôle et qu'il travaille de grand cœur à la libération du sol de France. Rendu à la vie familiale, il saura si bien se servir de la pioche et de la pelle qu'il ne laissera nulle place

où la main ne passe et repasse.

C'est par son travail qu'il a mérité ce blason : De gueules portant en chef un fortin bastillé de sable ; au-dessous une pelle et une pioche reliée par la courroie d'un bidon sur lequel on lit ces mots :

Mens agitat molem.

A. M.



BIBLIOGRAPHIE

Pour paraître prochainement :

"Au Son du Cor"

1 volume, par notre collaborateur

A. MICOUD

Préface d'Édouard HERRIOT

1^{re} Partie : Poèmes souvenirs de la Grande Guerre.

2^{me} Partie : Types de Chasseurs.

PRIX EN SOUSCRIPTION : 4 FR. 50

payables à la réception du volume

Adresser les souscriptions à M. MICOUD, Imprimerie du "DIABLE AU COR", rue Hélène, 11, Paris (17^e).

LES JOURNAUX DU FRONT

Dans le Bulletin mensuel des Journalistes mobilisés, nous trouvons un article fort intéressant de M. André Charpentier, rédacteur en chef du Bo-chophage. Nous en citons avec plaisir les principaux passages.

« Dans quelles archives puiseront les historiographes futurs désireux de se documenter sur la mentalité du combattant de la grande guerre? Je doute fort qu'ils puissent mener à bien leurs recherches en se bornant à compiler les communiqués, les récits officiels des combats, les ordres du jour aux armées, les rapports des états-majors, les articles des correspondants de guerre ou les commentaires des critiques militaires. Trouveront-ils une source plus claire dans les romans dits de guerre? Ceux-ci sont nombreux, certes, la plupart sont littérairement écrits ; très peu sont exacts, et ces derniers mêmes présentent des lacunes.

Pour se faire une idée vraie du combattant, ceux qui, demain, écriront les pages de notre histoire, ne devront pas oublier de parcourir la collection des journaux de tranchées.

Il n'est personne qui n'ait, au moins une fois, jeté les yeux sur une de ces petites feuilles, rédigées à la diable, le plus souvent, et d'une mise en page primitive, oui, mais tant de gloire, tant de souffrances contiennent leurs lignes qu'on oublie leur imperfection pour n'y sentir passer que le souffle ardent de l'âme du combattant.

La liste complète des journaux de tranchées parus à ce jour comprend plus de deux cents titres. Beaucoup de ces « canards » ont disparu, à peine éclos. Nous devons nous borner à parler des vivants, de ceux qui « tiennent » encore.

Citons, avec le nom de leur principal collaborateur : La Fusée, 252^e d'I. (J. Roux); L'Echo des Guitoumes, 18^e C. A. (de Maisoncelle), L'Echo des Gourbis, 222^e terr. (P. Calel); Le Poilu du 37, 37^e d'I. (Guy d'Abzac); Le Poilu, H. O. E. 1 (docteur Vève); L'Horizon, S. P. 12; La Gazette du Crâneau, 134^e d'I. (J.-E. Auclair); Le Poilu marmite, 133^e d'I. (J. Teulade); Le Rire aux éclats, S. P. 195 (M. Devriès); Bombardie, 175^e rég. A. T. (R. Goument); La Fourragère, 51^e d'I. (R. Auband); Notre Rire, S. R. O. T. 77 (J.-G. Barbarin); Le Tord-Boyaux, 80^e d'I. (H. Davoust); Tactateufeuif, 12^e autos-mitrailleuses (E. Séné); Le Voltigeur, 12^e D. I. (Ch. Dehaene); Le Crapouillot (J. Galtier-Boissière); Le FILON, 83^e d'I. (P. Dumas); On les aura, 279^e territ. (capitaine Rouxville); L'Echo du Boyau, 214^e d'I. (Jean Desaignes); Cingoli-Gazette, 142^e A. L. C. (Laurent); La Gazette du Dauphin, 8^e génie (Ph. Malvezin); La Mitraille, S. P. 120 (R. Cler); Le Gafouilleur, 12^e cuir. à pied (Baudry); Brise d'Entonnoirs, 82^e d'I. (Chobillon); Le Mouchoir, S. P. 84 (G. Lédain); La Première Ligne, 88^e A. L. (G. Bidier); La Bourguignotte, 227^e d'I. (Albert Muhlemann); La Marmite, 160^e d'I. (Aubrun); Le Ver Luisant, 21^e génie (J. Poincignon); Le Périscope, 83^e d'I. (A. Allement); Le Dernier Bateau, S. P. 152 (J.-J. Rousseau et P. Fréduis); L'Esprit du Cor, 66^e D. de Chasseurs Alpins; La Musette, S. P. 203 (Ph. de Magneux); L'Echo des Marmites, 221^e d'I. (lieutenant Layus); La Saucisse, 205^e d'I. (J.-J. Oswald); Le Canard du Boyau, 74^e d'I. (P. Gour-sab); Le Père, 359^e d'I. (Kuentz); Le 120 Court, 120^e bat. de chass. (Grimbart); Le Diable au Cor, 47^e D.; La Greffe générale, Val-de-Grâce (Madedot); L'Echo du Boqueteau, 252^e d'I. (A. Boudon); La Suippes à Demain, 202^e R. I. (C. Gorcel); Le Rigolboche, E.-M., 20^e brigade; Le Crocodile, 3^e génie (G. Lanfray); Le Bistouri, amb. 11/101 (A.

Penhouet); La Roulante, 369^e d'I. (Perrin); L'Echo des Tranchées, 17^e territ. (Duchon); Le Cri de Guerre, 23^e R. I. (E. Bourcier); Poil et Plume, 81^e d'I. (G. Boissy); Gardons le Sourire, 102^e R. I. (lieut. Foule); Le Bataillon, 64^e R. I. (L. Saint-Michel); La Vie poilusienne, 142^e R. I. (P. Causse); En attendant, S. P. 152 (E. Chazot); Le Col bleu, gazette des marins, Toulon; Le Lacrymogène, 54^e R. I. (lieut. Delacourt); Les Boyaux du 95, 95^e R. I. (lieut. Péricard); Le Bulletin désarmé, 44^e bat. chass. (Pineau), etc., etc. Que les omis nous pardonnent.

La presse du front a ses victimes glorieuses; elle compte parmi ses membres de nombreux tués, à la mémoire desquels, sur l'initiative de deux confrères (P. Calel et de Maisoncelle), un monument sera prochainement élevé.

ANDRÉ CHARPENTIER.

SI GUILLAUME VOYAIT ÇA

CHANSON DE ROUTE

I

Un jour von Tipitz, bouffi d'arrogance
Sur sa Croix de fer jurait au Kaiser :
« Les Américains n'viendront pas en France »,
Et c'est par milliers qu'ils passent la mer.

(Chœur)

Ah! si Guillaume voyait ça

Tra la la

Il dirait : ya! ya! ya!

Sacrerait : ya! ya! ya!

« Je n'ai pas voulu cette guerre. »

II

Ils ont des milliers d'usines de guerre
Mais on n'y voit pas, chacun son métier,
Tourner des obus par de jeun's notaires
Dessiner des plans par des clercs d'huissier.

(Chœur)

III

Passant la mer sur d'anciens bateaux boches,
Ils apportent des canons tant et plus.
Et comme ils ont du tabac plein leurs poches,
Vous pensez s'ils sont gobés des poilus.

Chœur

IV

Les Belles, pour eux, gardent ce qu'on pense,
Comme ell's ont déjà vingt filleuls et plus,
Eux sont les parrains, ma foi, ça compense.
Ils partagent tout avec nos poilus.

Chœur

V

Partageant aussi l'ultime souffrance,
Les Américains, pleins de loyauté,
Révent d'égalier les Poilus de France
Dans le dur combat pour la liberté.

bis

(Chœur)

Ah! si Guillaume voyait ça

Tra la la

Il dirait : « Ya! Ya! Ya! »

Sacrerait : « Ya! Ya! Ya! »

Je n'ai pas voulu cette guerre. »

MARCEL PÉNITENT,

de la Pie qui Chante.

Juillet 1918.

FEUILLETON DU « DIABLE AU COR » — 7 —

MÉMOIRES D'UN MIAULE

Par GALIBIER, Mulet de Popotes

CHAPITRE VIII

Dans la Somme en 1916. — Mon ami Chambert. — Nous sommes blessés et évacués.

Ne vous parlais-je pas tout à l'heure des autos? J'ai mis longtemps à m'habituer à ces engins. Au début de la guerre, le bruit qu'elles font et les odeurs qu'elles dégagent m'étaient extrêmement désagréables. J'avais une peur irraisonnée des voitures sans mulets ou sans chevaux.

Je ne connais guère que les rouleaux compresseurs et les tanks qui produisent encore sur mes nerfs à l'heure actuelle l'effet que produisaient autrefois la plus modeste torpedo.

Petit à petit, je me suis habitué comme mes camarades au passage des autos. Les chevaux, qui sont bien plus froussards que nous, seuls font encore des galipettes devant les camions et les limousines.

Maintenant, il faut qu'un mulet soit réellement de bien méchante humeur pour qu'il détache aux autos ces discrets coups de chaussons qui font voler les vitres en éclats et bossèlent artistiquement les carrosseries.

Je n'ai pu, cependant, m'habituer complètement au bruit des motocyclettes. Les motocyclistes, du reste, me dégoutent profondément. Ils affectent toujours d'être pressés, même quand ils n'ont rien à faire, et font exprès d'effrayer les convois aux tournants des routes. Oui! pourquoi les motocyclistes vont-ils si vite?

Je fus vraiment heureux à la troisième brigade de chasseurs comme mulet chargé des popotes. Quand Chambert allait en permission il me rapportait un peu de pain de seigle de chez nous et un morceau de tome de Savoie.

Nous mangions ces mets délicieux ensemble, le soir et ça nous rappelait notre enfance.

Ah! Chambert quel bon type! Tenez, un jour savez-vous ce qu'il a fait? Il a chipé au lieutenant quatre boules de pain de munition pour me les ap-

porter en cachette. Risquer le conseil de guerre pour faire plaisir à son miaule, il n'y a pas beaucoup d'hommes qui soient capables de cela! Pour une femme légère, une galvaudeuse, oui, ils le feront, mais pour un mulet? Allons donc!

Notre départ des Vosges fut pour moi le commencement des infortunes. J'étais trop bien à Plainfaing, ça ne pouvait pas durer!

Après un séjour d'un mois dans un camp où nous allâmes apprendre les nouvelles méthodes de combats, nous partîmes pour la Somme où — dois-je le dire — on ne les appliqua pas du tout. Il y avait, en ce temps là, une grande mauvaise humeur chez les chasseurs à qui un général avait supprimé les manteaux pour leur donner la capote bleu-horizon (appelée ainsi parce qu'en deux semaines elle prend la couleur indéfinissable des tranchées) avec cette robe de chambre, je ne reconnaissais plus mes alpins d'autrefois!

La Somme ne m'a pas souri.

Je n'ai vraiment goûté dans cette région que l'architecture des maisons. Elles sont complètement en torchis, c'est-à-dire en paille et en boue. On est toujours sûr près d'elles de ne pas crever de faim. Quand l'avoine n'arrive pas, on bouffe un pan de mur.

J'ai vu les mulets d'une compagnie de mitrailleuses, en moins d'une semaine, dévorer tous les immeubles d'un village; il ne restait plus que l'Eglise et la Mairie qui heureusement n'étaient pas en crottin armé.

A l'arrière, pendant l'offensive de la Somme les Boches nous envoyaient à chaque instant des avions de bombardement. Les conducteurs se cachaient dans des trous souterrains; nous restions dehors... Combien de braves mulets ont été tués ainsi!

Pourquoi ne fait-on pas des sapes pour les mulets? Mais, j'y pense, si j'écrivais pour exposer ce projet à M. Falize et à Mme Séverine?

Comme tous les bons Français, je suis accoutumé, lorsque quelque chose ne va pas, à faire rédiger quelque petit article dans les journaux. Quelquefois ça n'arrange rien, mais au moins on a la satisfaction d'épancher sa bile et c'est déjà beaucoup.

Près de Cappy j'ai vu un jour un sergent qui dirigeait une escadrille de cinquante bourriquets. Ces bourriquets venaient d'Afrique. Je me demande à quoi on pouvait les utiliser. Toutes les fois que le sergent-à-nier offrait ses services, on lui riait au nez. J'ai appris depuis cette époque que le sous-officier s'est retiré avec mes cinquante cousins dans un village de l'arrière où il attend dans le silence et la paix, la fin des hostilités. C'est ce qu'il avait de mieux à faire.

Le 15 août 1916, je fus blessé près de Péronne

ainsi que mon conducteur Nicolas Chambert. C'était la bonne blessure: pendant le ravitaillement un obus de petit calibre éclata sur la route, j'avais un shrapnel dans le garot et Chambert un éclat dans le bras. Ce fut pour nous deux ce qu'on est convenu d'appeler une action d'éclat.

Nous fûmes naturellement évacués sur l'heure. Chambert posa son sac; je donnai mon bât à un camarade... Nous ne voulions pas nous séparer, mais les services sanitaires sont complètement distincts pour les hommes et pour les bêtes. Nous nous quittâmes en pleurant.

Une voiture spéciale me conduisit à l'infirmerie-vétérinaire d'Amiens; Chambert fut dirigé sur un hôpital de cette ville.

Au bout de quinze jours, j'avais quitté le lit, ou plutôt la litière.

Chambert vint me voir. Il était tout guilleret, rasé de près, coiffé d'un béret de fantaisie. Je ne le reconnus qu'à peine, tellement il me semblait rajeuni. Je devinais dans sa vie quelque changement...

« J'ai une marraine, me dit-il, c'est mon infirmière! » Dois-je avouer que je fus jaloux. Une marraine? Pourquoi faire? Est-ce qu'il ne m'avait pas, moi, son vieux compagnon? Qu'avait-il besoin d'une autre affection dont il souffrirait?

Le soir, quand Chambert fut parti, je pleurai à chaudes larmes. En mangeant quelques biscuits qu'il avait mis dans ma crèche je songeais:

« Ça ne sera plus comme avant maintenant. Je sais ce que c'est! Jadis quand j'avais le béguin pour Pomponnette, le monde n'existait plus pour moi. Chambert va m'oublier. Il va partir en convalescence à l'arrière et il me plaquera ici!

Hélas! j'avais pressenti l'horrible vérité! Chambert resta plus de trois mois absent. Il trouva dix moyens de prolonger son séjour à l'hôpital. Sa blessure légère se compliqua de rhumatismes articulaires et de gastrique aiguë...

Quand il revint à la Division, nous étions en Lorraine et la 3^e brigade s'était transformée en 5^e groupe... Je n'avais pas rencontré de marraine et on ne m'avait point donné de convalescence!

J'eus une joie cependant, celle de rencontrer un soir sur la route, mon vieux béguin la mule Pomponnette. Nous nous embrassâmes longuement en évoquant le temps passé. Elle était dans un régime de ligne. Mais ce régiment avait la fourragère. Elle aussi du reste traînait une fourragère, mais pas du même genre. Je vécus huit jours auprès d'elle. Et quand je la quittais nous échangeâmes la promesse de nous écrire.

CHAPITRE IX

Je ne suis pas comme M. Hanotaux. — St-Dié. — Une offensive malheureuse.

On trouvera peut-être que je parle beaucoup de moi dans ces souvenirs. Il ne peut en être autrement. Je n'ai pas vu toute la guerre comme M. Hanotaux. Je n'ai vu que mon petit secteur. Je me suis placé simplement au point de vue du mulet; le reste m'importe peu!

Je pourrais facilement faire la critique de notre Etat-major et vitupérer le Gouvernement. Procédés faciles que n'emploient jamais les vrais soldats de la guerre qui savent combien la conduite des opérations est une chose compliquée...

Au point de vue du Mulet, la réforme de l'ordinaire a été absolument néfaste. Je m'explique: Chacun sait que les chevaux d'officiers (surtout d'officiers supérieurs) ont une tendance à empiéter sur notre part, quoiqu'ils touchent des rations suffisantes... S'il y a des écuries, elles sont pour eux; nous nous contentons des abris en tôle ondulée et en papier bitumé. L'avoine et le foin sont répartis de telle sorte que nous n'avons jamais droit au rabiote.

Or, nos conducteurs s'ingéniaient à améliorer notre sort au moyen de quelques boules de pain prélevées sur l'ordinaire.

Un beau jour, le Ministre de la Guerre supprima la boule de pain individuelle. Il organisa le système du pécule du soldat. Qui est-ce qui fut atteint par cette mesure? Nous, par répercussion!

Heureusement, je pris l'initiative d'une pétition au Ministre. J'intéressai à moi un Sénateur qui fit un article retentissant:

« Du pain de munition pour nos miaules! »

Le Ministre fut renversé; la circulaire fut rapportée. C'est ce qui prouve la supériorité du régime démocratique sur l'aristocratie et le monarchique, car le plus petit chez nous peut faire la loi, s'il sait s'y prendre adroitement.

Après la Somme donc, nous retournâmes dans les Vosges. Je vis St-Dié où il y a, entre autres curiosités, deux cinémas, un vieux cloître et une jeune fille aimable nommée Mariette, qui a fondé l'Œuvre du bûcher du combattant.

Quand j'allais en ville avec Chambert (car nous étions toujours tels Oreste et Pylade), il arrêtait la charrette devant le magasin de Mariette et là, sous prétexte d'acheter des briques et des cordes-de-chasse, il me laissait au bord du trottoir à contempler les primeurs d'un magasin de comestibles... A mesure que je vieilliss, je deviens plus gourmand et moins amoureux.

(La Suite, page 4)

Nous avons trouvé en arrivant dans la région de Guise quelques numéros du Moniteur publiés dans cette ville en 1915 lorsque les Allemands se croyaient sûrs de leur impunité et rêvaient d'annexer nos riches provinces du Nord de la France à leur empire.

Pour donner aux Français de l'arrière un exemple de la mentalité du Boche, de la férocité et de la bêtise de son administration nous publions aujourd'hui quelques phrases glanées dans ce Moniteur dont la collection complète pourra servir de témoignage à l'heure où les crimes seront punis.

LE SYSTÈME DE LA TERREUR ET DU VOL.

On doit livrer tous les fruits récoltés à la Kommandanture.

50 marks d'amende sont infligés à M. et Mme Leduc pour être montés dans une voiture.

3 jours d'arrêts forcés à M. Emile Demange, à Flavigny, pour n'avoir pas salué un officier. (15 août 1915).

Je rappelle à nouveau qu'il est défendu de pénétrer dans les pâtures occupées par les bestiaux. Deux semaines d'arrêts sont infligées à Brodelle, de Guise, pour n'avoir pas salué un officier.

Signé : WAETCHER (29 août 1915).

Par ordre de son Excellence Inspecteur d'Etapes la population doit saluer les officiers en enlevant son chapeau ou sa casquette.

Signé : WAETCHER (2 mai 1915).

Balasse Louis, huit jours d'arrêts forcés au pain et à l'eau pour s'être assis dans sa voiture sans permission.

Masnie-Vitat, de Chigny, 14 jours (idem). Les ouvriers Marcel Halté, Ernest Lamoureux, et Alphonse Blondeaux sont condamnés à huit jours d'arrêts forcés au pain et à l'eau pour n'avoir pas salué des officiers.

M^{me} Poulet, d'Esquéhéries, 14 jours d'arrêt et 400 marks d'amende, confiscation de son cheval et de sa voiture pour s'être assise dans sa voiture sans avoir de passeport.

Signé : WAETCHER (27 juin 1915).

M^{me} Poulain, d'Iron, 400 marks d'amende pour n'avoir pas voulu laisser les vaches allemandes dans sa prairie. (30 mai 1915).

La peine de mort sera prononcée contre ceux qui auront endommagé des fils téléphoniques ou télégraphiques.

WAETCHER (25 janvier 1915).

Les amendes suivantes ont été infligées aux personnes suivantes pour avoir essayé d'expédier des lettres à l'étranger :

200 marks, M. Boulanger, à Nouvion.
150 marks, M^{me} Marechal, à Nouvion.
Pour avoir amené son chien à l'abattoir, 20 marks, le boucher Tison, à Guise.

WAETCHER (13 juin 1915).

AMTSBLATT MONITEUR

28 Décembre 1914

28 Dezember 19

de la Ville de Guise

der Stadt Guise

ERSCHEINT AM SONNTAG

PARAIT LE DIMANCHE

On n'a le droit que d'aller à pied. Les marchandises peuvent être chargées dans des voitures mais les propriétaires de celles-là doivent marcher à côté.

Je rappelle qu'il faut saluer les officiers allemands et les fonctionnaires en enlevant son chapeau. Je punirai sévèrement ceux qui ne se soumettront pas à cet ordre.

WAETCHER (20 juin 1915).

Condamnation : 500 marks en or à M^{me} Debrun pour avoir voulu conduire des marchandises hors du district de la Kommandanture.

WAETCHER (12 septembre 1915).

La sonnerie des cloches et des carillons est interdite; les horloges ne doivent plus sonner.

Une amende de cent mille francs est infligée à un citoyen de Chauny pour avoir conservé des fusils de chasse.

Une amende de 10.000 francs est infligée à M. Guerna, du Grand-Wez pour avoir vendu des vivres en dehors du district.

(7 février 1915).

Condamnations : 100 marks d'amende à M^{me} Forter, de Crépy, pour avoir acheté des œufs dans la région de Guise.

100 marks d'amende à M. Georges Hocquet parce qu'il n'avait pas salué des officiers allemands.

Un an de prison à la fermière Marie Lorge pour avoir frappé un soldat avec un bâton.

WAETCHER (1^{er} août 1915).

Le tisseur Chalandre, d'Iron, abritait chez lui onze Anglais.

J'ai fait fusiller les Anglais et le père Chalandre. M^{me} Chalandre est condamnée à 4 ans de maison de correction, sa fille Germaine à 2 ans et demi et son fils Clovis à 3 ans.

WAETCHER (28 février 1915).

Condamnation : huit jours d'arrêt à M^{me} Louis pour son insolence à l'égard d'un officier. En outre, je l'ai relevée de ses fonctions d'institutrice parce qu'elle ne possède pas les qualités qu'il faut pour servir d'exemple aux enfants.

(20 juin 1915).

Par ordre supérieur tout le froment est à livrer. La population aura en récompense du seigle.

WAETCHER (18 janvier 1915).

J'ai condamné M. Gaillard, représentant du Maire de Buirorfosse, à 70 mille francs d'amende pour avoir vendu de la viande en dehors du district de la Kommandanture.

(11 janvier 1915).

Il est interdit de tuer des poules qui pondent encore des œufs, de même que des jeunes coqs.

(4 janvier 1915).

Le concierge du château de Nouvion, Rémy, est condamné à un an de prison pour avoir tenu des propos malveillants sur l'armée allemande.

(28 décembre 1915).

Toute la récolte des céréales et de l'avoine est réquisitionnée. Il ne faudra donc ni s'en servir, ni en vendre, ni en cacher.

(25 juillet 1915).

LE BOURRAGE DE CRANE ET LES ODEUX MENSONGES.

Après dix mois de guerre l'Allemagne a conquis une position qui lui assurera la domination en Europe.

Le Japon n'interviendra pas dans la guerre.

(11 juillet 1915).

Le rêve pour l'Italie de battre l'Autriche est détruit.

(3 octobre 1915).

On est convaincu que l'Italie a changé d'attitude à l'égard de l'Allemagne et qu'elle n'interviendra pas dans la guerre.

(16 mai 1915).

Partout en France, pendant la guerre, on manque d'esprit d'initiative. (4 juillet 1915).

Les Anglais n'ont pas encore prouvé qu'il est possible d'organiser une armée. Ils ne peuvent en improviser une. (27 juin 1915).

Les Français n'emploient plus les indigènes du Maroc dans les tranchées... (11 janvier 1915).

On se demande avec étonnement pourquoi l'Angleterre continue à faire la guerre...

(18 juillet 1915).

La richesse de la France n'existe plus! L'Angleterre est venue modérément en aide à la France; mais elle semble ne plus le faire.

(21 mars 1915).

Les journaux assurent que, par suite de la propagation de la guerre sainte en Afrique l'empire colonial de l'Angleterre et de la France est ébranlé dans ses fondements.

(14 décembre 1914).

M. Orlando, le 9 août, a dépeint sous leurs couleurs les plus sombres la situation militaire des armées alliées.

(22 août 1915).

Nous n'avons aucune crainte contrairement à ce que dit M. Viviani, que la Chambre française est d'accord ou non...

Il ne manque après ces belles phrases à la France que la victoire...

D'après des informations authentiques de Paris les discours de Viviani n'ont eu aucun effet sur l'état d'esprit du peuple français. Ce peuple est accablé et est certain de l'issue fatale...

La France et la Russie comprennent qu'elles se sacrifient pour les intérêts de l'Angleterre.

(11 janvier 1915).

L'aide apportée par l'Angleterre est insignifiante. L'Angleterre veut faire trainer en longueur la guerre dans son propre intérêt.

(4 janvier 1915).

Je tiens à faire remarquer à la population que je réponde de l'absolue vérité des nouvelles de guerre communiquées dans ce journal.

WAETCHER (28 décembre 1914).

L'Allemagne ne cessera pas la guerre avant d'être victorieuse de tous les côtés.

(19 novembre 1914).

En France un projet de loi va passer obligeant le service militaire jusqu'à 60 ans.

(6 mai 1915).

Les événements survenus jusqu'à présent dans l'Ouest prouvent que les Alliés n'atteindront pas leur but.

(4 avril 1915).

FEUILLETON DU « DIABLE AU COR » — 8 —

MÉMOIRES

D'UN MIAULE

par GALIBIER, Mulet de Popotes

CHAPITRE IX. (Suite)

Mais j'avais je l'avoue un frisson de plaisir quand Mariette venait m'apporter un morceau de sucre et m'embrasser sur les naseaux...

St-Dié fut pour moi un séjour agréable. C'est dans cette petite ville où les jolies filles abondent et ont la réputation d'être coquettes que j'ai remarqué pour la première fois que la longueur des jupes des femmes, était en raison inverse de celles des hostilités. Que ne verrons-nous pas encore si la guerre dure!

Ah! la femme! quelle place elle a prise pendant cette campagne dans le cœur des soldats! Il est menteur le proverbe qui dit : loin des yeux, loin du cœur! Que de militaires qui, avant la guerre, n'avaient jamais écrit une seule lettre à une personne du sexe et qui, maintenant, envoient à la dame de leurs pensées un madrigal quotidien!

Dans les cantonnements, dans les cagnats, on voit plus souvent le portait de Mlle Gaby Deslys que celui de M. Léon Bourgeois. C'est un fait, je me garderai d'apprécier!

Mes fonctions de mulet de popotes m'ont permis de saisir souvent quelques bribes de conversations des officiers.

On peut dire d'une façon générale que les officiers subalternes, quand ils sont dégagés de l'accomplissement de leurs multiples tâches, parlent exclusivement du sexe auquel appartiennent Mistinguett et la mule Pomponette.

Les officiers supérieurs, eux, ne dédaignent pas évidemment de raconter leurs bonnes fortunes, mais ils ont l'esprit très absorbé par les soucis de leur avancement...

Quant aux officiers généraux que la guerre n'a pas tous rajeunis, l'amour n'est plus, pour eux, qu'une affaire de canapé. Ils ressemblent tous à Napoléon...

De l'offensive d'avril 1917 à laquelle j'ai pris part je ne dirai rien à cause de la censure. Mais cependant, je ne puis m'empêcher de faire une timide réflexion : En cette saison choisie pour l'offensive, le temps n'était guère propice aux déplacements! Les Grands de la Terre n'aiment pas demander aux humbles leur avis... ils trouvent que ces avis ressemblent trop à des critiques... Si le général en chef m'avait dit : «

(Censuré.)

Ce général... (censuré) inconstance des Dieux et infidélité des hommes.

Dans cette région du Tardenois et de la Champagne qui m'a rappelé certaines plaines mamelonnées de la Somme, j'ai remarqué que les routes sont toujours en ligne droite. On les a tracées sans tenir compte du relief du terrain. Et ça n'est pas amusant pour les chevaux et les mulets.

Souvent, en parcourant ces régions, j'ai songé que si dans les Alpes on avait ainsi fait des routes toutes droites au lieu de les construire en lacets et en zig-zags, aucun voyage ne serait possible. Ceci, bien entendu, c'est encore le point de vue du mulet...

Une grande période s'écoule maintenant sans grand intérêt. Je revois Arches; je vais à Plombières qui me rappelle Moutiers-Salins; je visite une partie de l'Alsace.

Les armées françaises et allemandes immobiles se contemplant sans mot dire.

CHAPITRE X

La mort de Nicolas Chambert. — Mon humble opinion sur les cavaliers.

J'eus, quelques semaines plus tard, la plus profonde douleur de ma vie; elle me fut causée par la mort de Chambert pour qui j'avais une grande affection et que personne ne remplacera dans mon cœur. Nous étions dans le secteur de Rousy-Pontavers, devant Craonne. Chaque nuit, je faisais le ravitaillement sur une route où tombaient des obus de tous calibres. Nous fûmes arrêtés un soir, au bord de l'Aisne, par un gendarme qui nous prévint : « N'allez pas là-bas! Les Boches tirent des obus asphyxiants! »

Nous obtempérâmes aux ordres de la Prévoté. Quelques minutes plus tard, un obus de 77 éclata au-dessus de nous. Chambert était blessé au cou. Son sang coulait abondamment. Je restai près de lui un instant lèchant sa blessure... Mais c'était trop tard, mes soins furent inutiles. Nicolas Chambert mon pays, mon bon camarade était mort... j'avais reçu le dernier adieu de son regard... Quand deux heures plus tard, ayant pu franchir la zone dangereuse et conduire ma charrette jusqu'au Bois de Beaumarais, je repassai au même endroit, Chambert avait disparu. Les G. B. D. l'avaient emporté...

J'écrivis le soir même, en termes émus, à sa marraine pour lui raconter les derniers moments de son filleul. C'est Le Maître, un chasseur originaire de la Normandie, qui le remplaça auprès de moi.

Je n'en dirai pas beaucoup de bien. Mon nouveau conducteur était un ancien cavalier, et c'est tout dire. J'ai connu beaucoup d'anciens cavaliers. Ils ne pignent rien aux mulets; ils les dédaignent et les ridiculisent. Nous ne pouvons avoir avec eux que des rapports de service. Les cavaliers ont une façon tout autre de voir les choses que les fantassins.

N'est-ce pas un officier originaire de la cavalerie qui, au camp de Gondrecourt, eut la malencontreuse idée d'organiser des courses de mulets... des courses plates et même des courses d'obstacles... les cavaliers ont toutes les astuces. Vraiment, pourquoi vouloir que les gens excellent uniformément en toutes choses? Nous, mulets, nous laissons aux pur-sang « l'honneur de gagner des courses de vitesse » mais nous sommes des maîtres dans un sport où les chevaux ne réussissent jamais! Nous grimpons des montagnes abruptes, nous cotoyons des précipices sans trembler, nous descendons sans glisser des pentes dangereuses. Et cela me fait souvenir qu'une fois, au temps où nous faisions les manœuvres alpines

(c'est loin, ça, hein?) au col de la Madeleine, je me « dérochai », comme nous disions alors, près d'un nêvé qui bordait un ravin profond... J'avais l'honneur de porter les caisses de comptabilité du commandant. Ma chute se continua sur au moins deux cents mètres. Quand j'arrivai au fond du ravin, j'étais sain et sauf, un peu ému quand même, et, pour narguer la montagne, je me mis paisiblement à brouter quelques rhododendrons, j'avais perdu dans cet exercice de tobogan mon bât, mes caisses et mon harnachement... Les papiers du commandant émaillaient le ravin. Les officiers et les chasseurs ont bien ri ce jour-là! Un cheval, en cette occurrence, se serait cassé ce qui lui sert de figure, moi, pas du tout... Nous savons ce qu'est la montagne, nous autres mulets... je m'étais mis en boule et j'avais roulé jusqu'au bas de la piste... Je crois bien que c'est ce jour-là que le sergent muletier m'a payé un litre de pinard (en ce temps-là nous disions de la vinasse). J'étais absolument ivre... mais le commandant mit cela sur le compte de la pelle fameuse que j'avais ramassée et je ne fus pas puni.

CHAPITRE XI

Les mulets américains. — Les femmes illégitimes. — Un secteur tranquille.

Les mulets et les chevaux américains ont débarqué en France pleins de présomption. Aux premiers obus boches, ils ont conservé leur sang-froid, ils n'ont pas perdu leur courage mais ils ont abandonné cette illusion que les Allemands seront extrêmement faciles à vaincre. Pendant tout le temps où ma division fut chargée de l'information du premier contingent américain, j'ai eu des rapports cordiaux, mais assez distants, avec les mulets des Etats-Unis. J'ai remarqué qu'ils nous citaient souvent en exemple leurs prouesses dans la guerre de Cuba et du Mexique. Nous, du reste, nous leur bourrions le crane avec les échos des grands quotidiens. Le Maître, mon conducteur, fit venir en cachette Madame son épouse à Gondrecourt, malgré l'interdiction du général. Il paraît que la faute de Le Maître était fort grande. Le colonel le punit sévèrement.

Ce qui ajoutait à la gravité de ce crime militaire, c'est que c'était sa femme légitime. Et j'ai compris aisément les raisons secrètes de cette prime à l'inconduite! Une femme légitime, par ses conversations sur le prix de la vie, l'incertitude de l'avenir, la durée de la guerre, les complications des loyers, le marasme du commerce apporte à son poilu le germe de cette maladie qu'on appelle le « cafard ».

La femme illégitime, au contraire, et surtout la professionnelle de l'amour, par ses caresses appropriées, sa gaité insouciant, reconforte le soldat et lui donne l'oubli des malheurs qui le guettent. En un mot, le militaire, de préférence, doit, pour ce qui est de la bagatelle, vivre sur le pays par des réquisitions aimables.

J'étais au camp de Gondrecourt quand, en passant une revue, le colonel commandant l'I. D., un vieil alpin, apprit que j'avais maintes fois, au temps jadis, parcouru les Alpes de Savoie et du Dauphiné. Il s'intéressa à moi; comme j'étais d'une classe ancienne, il me désigna pour son

état-major. Ainsi, par mon simple mérite et sans avoir nullement intrigué, je gravissais un nouvel échelon de la hiérarchie... J'avais le droit de porter à ma jambe gauche un brassard bleu avec cor de chasse d'argent.

Après un séjour de quelques semaines au camp des Américains, on nous annonça la bonne nouvelle que notre division allait retourner au front pour occuper un secteur tranquille en Champagne.

Tout le monde était joyeux. Moi, je l'étais moins. J'ai maintenant une grande expérience de la guerre des tranchées. Un secteur tranquille, ça ne porte jamais bonheur à un mulet. Sous prétexte qu'il n'y tombe que de rares obus, on fait exécuter les ravitaillements par les mulets jusqu'en première ligne et il y a toujours quelques victimes de cette coutume déplorable. Dans les secteurs agités, au contraire, ce sont les territoriaux qui transportent les vivres et le matériel le long des boyaux tandis que les miaules sont tranquillement à l'arrière à l'abri des 77 et des 105!

A l'état-major de l'I. D. où je suis actuellement, mon conducteur est un Parisien que ses camarades appellent Polyte. C'est un territorial (à cause de la loi Mourrier). Il n'est pas méchant mais, à la façon du Gaspard de René Benjamin, il grogne et roupète toute la journée... pour lui, rien n'est bien et tout est sujet à de véhémentes réclamations.

J'ai reconnu depuis longtemps qu'il vaut mieux un poilu qui grogne qu'un chasseur qui pense. Ce dernier est bien plus dangereux... il accumule ses colères et, un jour ou l'autre, elles s'extériorisent sur le dos du mulet...

Comme il était à craindre que les Boches ne tentassent quelques attaques par les gaz dans notre secteur, on réunit un beau jour tous les mulets au camp D. II. Là, un vétérinaire qui avait un képi rouge nous fit quelques conférences sur les gaz. Mais sa coiffure ne nous inspirait aucune confiance. Nous ne consentîmes à l'écouter que lorsqu'il voulut bien, comme tout le monde, porter un béret bleu. M. le Vétérinaire s'avisait un beau matin de soumettre les chevaux et les mulets au port du masque. Il essaya, après avoir brandi son tord-nez, de me boucher les naseaux avec un sac de coton imbibé d'hyposulfite. Inutile de vous dire qu'avec les deux sabots de derrière je pouvais aisément au Touib des Miaules que je préférais le risque d'être asphyxié par les Boches à celui de crever étouffé à l'instant même avec un sac mouillé sur la ganache.

Le vétérinaire — je l'ai su depuis — s'était adressé pour ses expériences à une escouade de cobayes qui, par profession, sont du reste tout désignés pour ce travail.

Secteur tranquille! Ouf! Il y avait des coups de main tous les deux ou trois jours.

Mon service au P. C. de l'I. D. est extrêmement simple. Je suis chargé de porter deux fois par jour deux petits tonneaux d'eau stérilisée jusqu'aux cuisines. J'ai donc de nombreux loisirs. J'en profite pour mettre mes notes à jour et rédiger ces mémoires qui seront, pour les savants futurs, une utile contribution à l'histoire de la Grande Guerre.

(La fin dans le prochain numéro),